
Najah Albukai, mémoire d'un monde en guerre

Najah Albukai, Remembrance of a Warring World

Rémi Mathis



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1631>

DOI : 10.4000/estampe.1631

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Référence électronique

Rémi Mathis, « Najah Albukai, mémoire d'un monde en guerre », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 264 | 2021, mis en ligne le 02 avril 2021, consulté le 21 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/1631> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/estampe.1631>

Ce document a été généré automatiquement le 21 avril 2021.



La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

Najah Albukai, mémoire d'un monde en guerre

Najah Albukai, Remembrance of a Warring World

Rémi Mathis

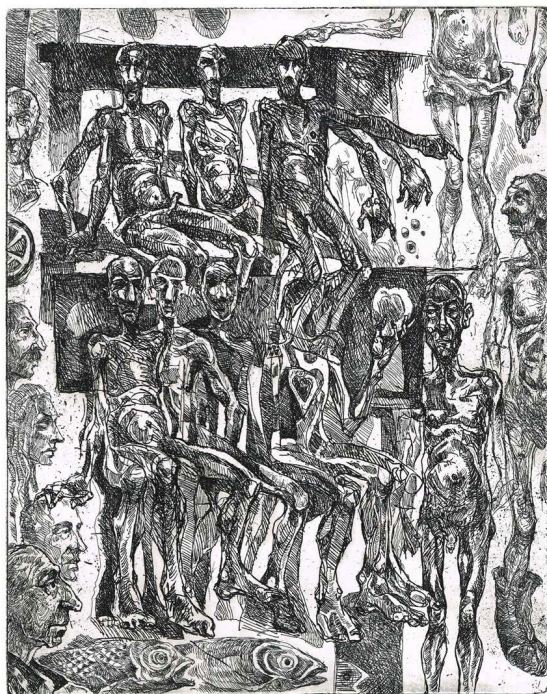
- 1 En rencontrant ce Monsieur un peu timide, courtois et très aimable, qui parle dans un français parfait mais en cherchant parfois ses mots, on a du mal à croire que le régime dictatorial de Bachar El-Assad ait pu voir en lui une menace. Toute force n'est pas physique, et l'art demeure dans certains pays un opposant redouté.
- 2 On comprend mieux la force qui émane de ce calme quand on a la chance de contempler ses dessins et ses estampes. Les œuvres de Najah Albukai sont dures, angoissantes, mais aussi fondamentalement humaines – elles mettent toujours en scène des hommes face au monde et à leur souffrance. Elles fascinent car elles sont le résultat d'un parcours personnel complexe et d'une expérience hors du commun.

L'histoire ordinaire d'un artiste Syrien

- 3 Car si Najah Albukai vit aujourd'hui en France, c'est en Syrie qu'il est né, a grandi, a étudié, et a commencé à créer ses œuvres. Né en 1970 – l'année du coup d'État de Hafez el-Assad – il ne connaît, jusqu'à son départ du pays, que la dictature du régime baasiste. Cela imprègne son éducation, bien sûr, marquée par le nationalisme arabe : Najah grandit à Homs, la troisième ville du pays, entre Damas et Alep, non loin de la côte méditerranéenne. Il y prend des cours de dessins et découvre l'art européen – le seul valable dans un monde où les traditions locales sont le signe d'une influence religieuse malvenue, et mal vue du régime. L'ouverture au monde contemporain est soumise aux vicissitudes de la politique étrangère et des guerres qui éclatent dans la région. On peut, dans les années 1970, lire les bandes dessinées françaises ou belges, traduites en arabe au Caire ou à Beyrouth. Mais la route du Caire est fermée quand l'Égypte signe les accords de Camp David avec Israël – un traité de paix peut alors interdire à un petit garçon de lire Hergé ou Uderzo. D'autres BD viennent de Bagdad, mais la guerre Iran-

Irak éclate à son tour. Pourtant, Najah Albukai aime rappeler le rôle de la bande dessinée dans son art : alors que certaines de ses œuvres les plus remarquées représentent des personnages en action, des corps animés, il rappelle avec le sourire qu'il a tout appris de l'anatomie... dans *Pilote* et en lisant Ric Hochet.

- 4 Ce n'est pas spécialement l'estampe qui l'attire, après le bac, quand il entame un cursus à Damas : il pratique le dessin, surtout à l'encre de Chine, voire la peinture. La gravure n'est guère pratiquée, en Syrie : il existe bien un atelier, mais ceux qui en sortent deviennent surtout des artisans confinés aux travaux de ville, à la gravure pour carte de visite – Najah a de plus hautes ambitions artistiques. Si bien qu'il désire compléter sa formation dans un pays étranger, venir en France et y rejoindre une école d'art.
- 5 Najah sait que ce n'est pas facile : un de ses amis n'a été admis qu'à la condition de reprendre en première année, à Nîmes, et lui a annoncé que « c'est la galère, c'est l'art tout moderne ! » : venir en Europe, c'est être balancé dans un environnement artistique nouveau, c'est se prendre dans la figure cinquante ans d'évolution et d'histoire de l'art auxquels on n'a pas eu accès. C'est se sentir tout petit aussi, évoluer dans un monde où on n'est pas sûr d'avoir sa place, où on se sent illégitime, « arriéré ». Mais certains ont une main, un œil, un talent : notre étudiant a bêtement appris des choses par cœur, a tenté de faire illusion, mais a surtout présenté ses dessins à Philippe Garel, professeur à l'école des beaux-arts de Rouen, qui a pensé en les voyant qu'il avait toute sa place dans son école.
- 6 C'est une victoire pour ce jeune homme toujours prompt à se remettre en cause. Dans cette ville inconnue, Najah se réfugie dans l'atelier de gravure et de lithographie. Cela répond à son désir de dessiner, de laisser aller sa main, de poursuivre ses recherches antérieures. Il y rencontre des professeurs qui l'amènent à se poser des nouvelles questions, à faire évoluer sa pratique, qui l'introduisent dans la pratique européenne des années 1990. Pas forcément celle de « l'art contemporain » bien sûr – aucun d'entre eux n'est l'homme des *happenings* ou de l'art conceptuel – mais d'un art de leur temps, nourri d'une tradition qui valorise une individualité, une originalité, un travail. Gérard Diaz est son professeur de dessin, Philippe Martin celui de gravure.



Najah Albukai, *Aquarium*, eau-forte et aquatinte, 300 x 240.

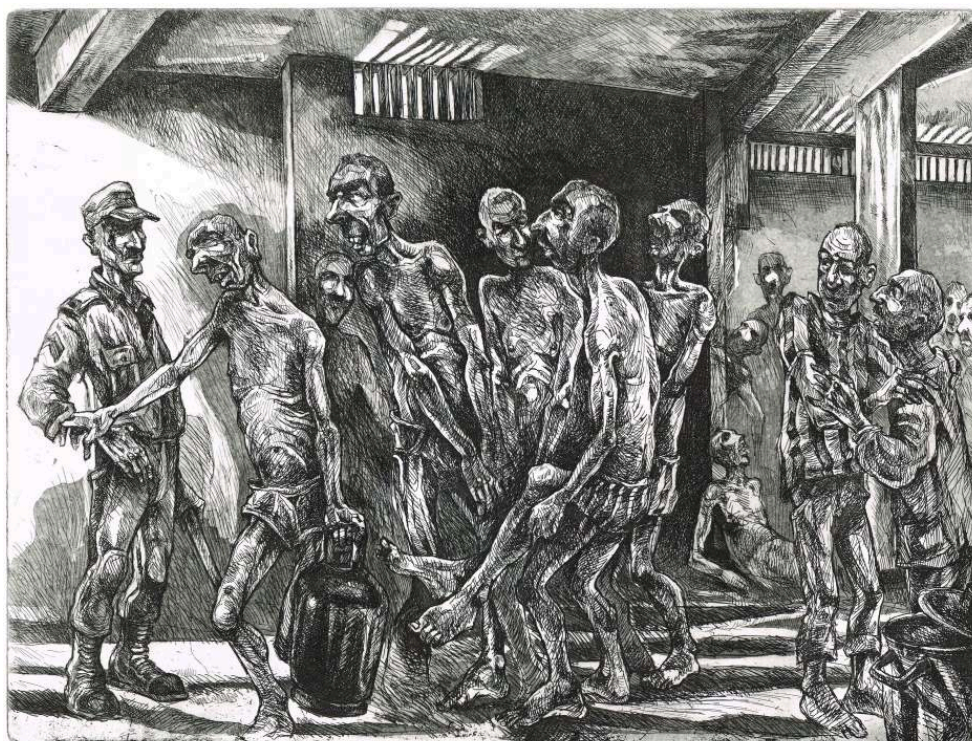
- 7 La gravure, pour lui, est toujours liée au dessin : il pratique la pointe sèche, la lithographie, très peu le burin car il faut que sa main puisse évoluer librement et rapidement tracer des traits, sans idée préalable. Il découvre l'usage des vernis pour donner plus de complexité à sa création. Comme beaucoup de graveurs, il est aussi fasciné par l'univers de l'atelier : la beauté des matières, le plaisir des sens quand il encre sa plaque, sent les odeurs, caresse le cuivre. Ses dessins d'alors sont déjà liés à un imaginaire guerrier, angoissant : ce sont des figures de soldats, sous la forme d'insectes, qui reviennent comme une obsession.
- 8 Mais Albukai doit rentrer en Syrie dès 1996, et travailler pour gagner sa vie. Il voyage alors dans les pays du Golfe, pour réaliser des ornements. Ce n'est qu'au milieu des années 2000 qu'il peut créer son atelier à Damas, puis il commence à enseigner, à partir de 2008. La situation n'est pas facile pour les artistes, mais certains de ses compatriotes acquièrent pourtant une certaine reconnaissance, et tentent tant bien que mal de porter la création artistique locale, notamment dans le domaine de l'estampe. Youssef Abdelke, formé aux Beaux-Arts de Paris, et en exil forcé en France depuis 1981, peut revenir à Damas en 2005. Yasser Safi, élève en gravure de l'École des beaux-arts de Damas, après avoir gagné des concours locaux, parvient à exposer dans le Golfe puis en Europe. On pourrait rêver que le pays s'ouvre, s'enrichisse, que les libertés individuelles s'affirment : qu'on ait le temps et l'argent pour créer des œuvres d'art et pour diffuser des idées.

La terrible expérience de la guerre

- 9 En 2011, tout change, en Syrie. Alors que l'espoir d'une vie démocratique fleurissait, le Printemps arabe, qui renverse les régimes égyptien, tunisien, libyen, semble l'occasion

révée. On ose penser que le régime autoritaire en place depuis 50 ans, où le fils Bachar a succédé au père Hafez, va enfin tomber. Artiste, passé par l'Occident, Najah aspire bien sûr à plus de libertés, mais il sait également combien il faut se méfier des proches du gouvernement et du parti Baas. Alors qu'il était encore à l'école d'art, en quatrième année, il avait été tabassé après avoir trop parlé. Il fallait lui donner une leçon, le « redresser ». La leçon lui a valu de rester un mois au lit.

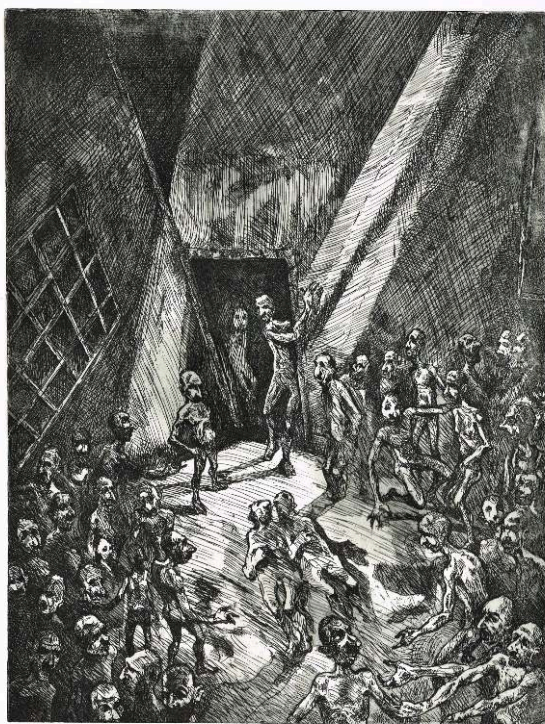
- 10 L'artiste s'est tenu à carreau jusqu'en 2011, il a compris ce qui pouvait être affirmé ou pas, mais le temps semble alors venu. Rien de très spectaculaire, mais assez pour qu'un régime désirant contrôler la pensée de son peuple en prenne ombrage. Timidement, il publie un dessin sur Facebook, mais le retire. Il doit se cacher dans sa belle-famille... et est finalement arrêté en 2012. Il passe un mois dans le centre de détention 227, où il est de notoriété publique que se pratique la torture. Il y passe un mois avant que sa femme ne parvienne à le faire libérer.



Najah Albukai, *Appelle ma famille*, aquatinte et eau-forte, 400 x 300.

- 11 Il faut alors de nouveau se cacher, jusqu'en septembre 2014, toujours chez sa belle-mère. L'humain n'est pas fait pour l'impensable : dans ces conditions, Najah cherche la normalité, les habitudes. Dessiner, créer, enseigner. Retrouver l'art au milieu de l'horreur et de la violence. Dans ces conditions, il s'improvise un bureau, un studio. Il reprend son enseignement dans une nouvelle institution, loin de Damas et le plus loin possible du pouvoir – dans une de ces nouvelles universités privées qui ont créé leur campus à la campagne, dans le sud du pays, près de la frontière jordanienne. Ironiquement, les personnes qui ont les moyens de payer de tels établissements à leurs enfants sont souvent des proches du régime, y compris des officiers. Ceux-là même qui ont emprisonné Najah et vont le torturer.
- 12 Albukai n'a certes pas perdu son travail à l'école d'art de Damas, où le directeur le protège et affirme que « c'est une erreur, il a été arrêté comme tout le monde »... mais

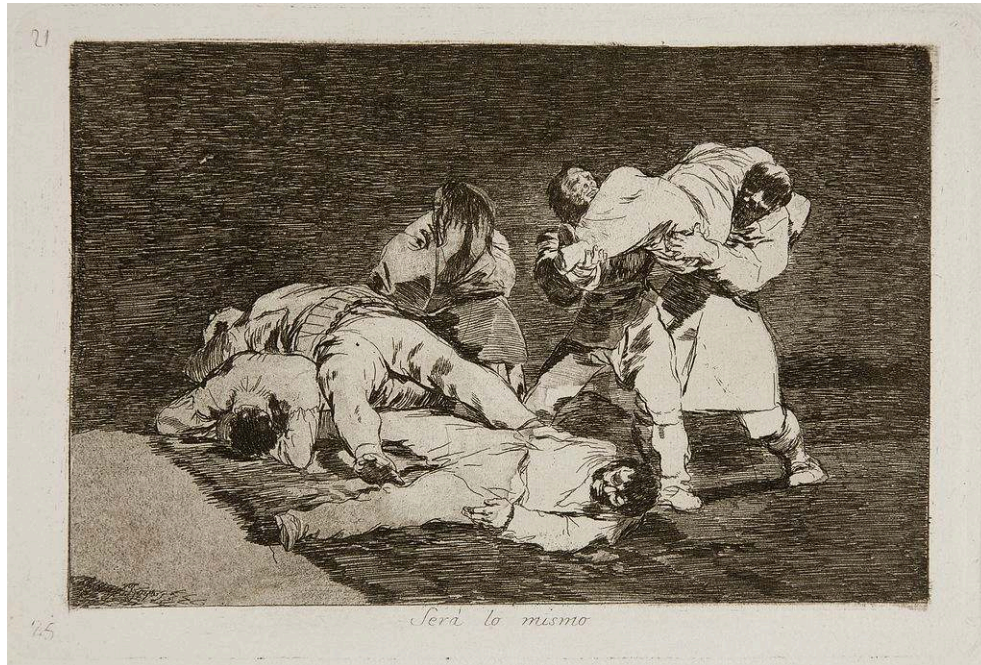
pas question d'y revenir. Entre 2012 et 2014, ses œuvres abordent toutes le sujet de la guerre, omniprésente dans son quotidien, dans les informations, dans un pays où factions rivales – gouvernement, État islamique, rebelles – aidés directement ou indirectement par des pays étrangers, cherchent à contrôler l'ensemble du territoire, avec des conséquences terrifiantes pour les populations. Évidemment, pas d'accès à un atelier de gravure : Najah dessine, à l'encre de Chine ou à la gouache. Il peint aussi, à l'acrylique, des armes. Pas moyen de voir ces œuvres aujourd'hui, elles sont restées en Syrie.



Najah Albukai, *Dernier regard*, eau-forte.

- 13 Il apprend que des rapports ont été rendus contre lui après qu'il a fait part de ses opinions au sein de l'université. En septembre 2014, il tente de quitter la Syrie : sa fille a 9 ans quand la guerre se déclare, elle est à peine adolescente quand son père doit se cacher, que leur domicile se trouve sur une ligne de front qui subit des bombardements : « C'était une bêtise d'être restés si longtemps ». Mais il est de nouveau arrêté, ce qui débouche sur une détention de onze mois. Dans le même centre, le désormais célèbre centre 227, où la torture est quasi systématique. L'horreur. Sort sain et sauf, « mais ce que j'ai vu là-bas ! ».
- 14 Il faut payer pour pouvoir sortir, ce que fait son épouse. Et fuir, fuir dès que possible, en abandonnant sa vie et son passé. Il rejoint Beyrouth. Il vit chez des amis en attendant un visa qui lui permette de voyager, vit sur un coin de table au milieu des affaires d'autres Syriens qui ont réussi à fuir et ont poursuivi leur route vers la Turquie, l'Égypte ou l'Europe. Il y dessine avec ce qu'il a, c'est-à-dire à peu près rien, un stylo-bille.
- 15 Avant d'oublier, il fallait dessiner. Être artiste, c'est avoir un regard, avant même d'être capable de le traduire sur le papier ou la toile. Curieusement, Albukai ne se souvient pas de la prison seulement comme d'un lieu d'horreur et de souffrance. Il y a vu de la

beauté. Il y a vu des scènes qu'il n'avait jamais vues nulle part, « des compositions qu'on ne voit pas dans la vraie vie », rappelle-t-il. Des prisonniers à moitié nus qui charrient des cadavres, une lumière particulière. Dans la terreur et l'effroi, il voit Goya, el Greco, Géricault – tous ces confrères qui ont su créer du beau à partir de la souffrance et de la peine.



Francisco de Goya, *Será lo mismo*, *Los desastres de la guerra*, 21, aquatinte, 1re édition, 1863.

- 16 Il serait sans doute facile d'imaginer qu'il s'agisse pour l'artiste d'une thérapie, qu'il ait besoin d'extérioriser les souffrances que son corps a vécues. Il n'en est cependant rien : Najah veut témoigner, mais il ne faut pas surinterpréter ce qui n'est pas un besoin. Un dessinateur sorti de prison dessine, c'est tout. Comme un poète ou un musicien composeraient sur leur histoire. Cette histoire l'a de toute façon marquée ; l'artiste, quel qu'il soit, crée à partir de son expérience et ne peut sans doute pas cacher des

événements mémorables. « Même si je dessine un bouquet de fleurs, ça va se voir qu'il y a quelque chose qui ne va pas bien dans les fleurs », dit-il dans un sourire triste



Najah Albukai, *Aadra*, eau-forte et aquatinte sur zinc, 300 x 230.

- 17 S'agit-il seulement d'un engagement, que cet art qui rappelle la violence de la guerre, l'inhumanité d'une dictature ? Peut-être mais ça n'est même pas vécu comme tel, ce n'est pas le but. C'est devenu une sorte d'engagement petit à petit, car ça aide à parler d'une cause qui lui tient à cœur, pour laquelle il a osé prendre des risques, de la dictature en général. Mais quand on parle d'art, il s'agit avant tout de création – les œuvres sont des œuvres avant de porter un message.

Le retour à la gravure

- 18 Najah Albukai est toutefois bien conscient que parler de la Syrie intéresse en Europe et en France. En 2018, le quotidien *Libération* lui a consacré un article largement dédié à son expérience de prisonnier-réfugié. C'est en partie grâce à cela qu'il a pu reprendre son travail de gravure, car Pierre Collin, graveur et professeur à l'École d'art de Lorient, a lu le texte et découvert un talent. Il lui propose alors d'intervenir auprès de ses étudiants, dans le cadre d'un atelier. Albukai passe alors trois jours en Bretagne. Il retrouve sa fascination pour la gravure, les techniques et l'ambiance si particulière de l'atelier.
- 19 Il n'a alors pas touché une plaque depuis 1996. La première plaque est ratée, il faut retrouver les habitudes et la technique. Mais dès la seconde, les gestes reviennent : les mains ont aussi une mémoire. Cela lui plaît, il a envie de retrouver ce medium ; ses dessins gagneraient sans doute à être gravés. Ils sont en noir et blanc, réalisés la plupart du temps au trait, avec des petites touches qui s'entrecroisent : on croirait presque déjà des eaux fortes. La plupart représentent des scènes de prison, centrées sur

les hommes qui s'y trouvent. Des hommes souvent à demi-nus, décharnés, à qui on oblige de faire le sale boulot, de décharger des corps, ou qui sont simplement en train d'attendre le bon vouloir de leur bourreau. Ce sont des scènes que l'artiste a vues, des moments qu'il a vécus, mais, à travers cela, il se rattache à une souffrance humaine universelle. À travers ces corps outragés, ces vies qui ne valent rien et peuvent être retirées au hasard du bon vouloir d'un soldat, on revoit ceux de toute une tradition qui a témoigné des malheurs de la guerre, à commencer par Jacques Callot.



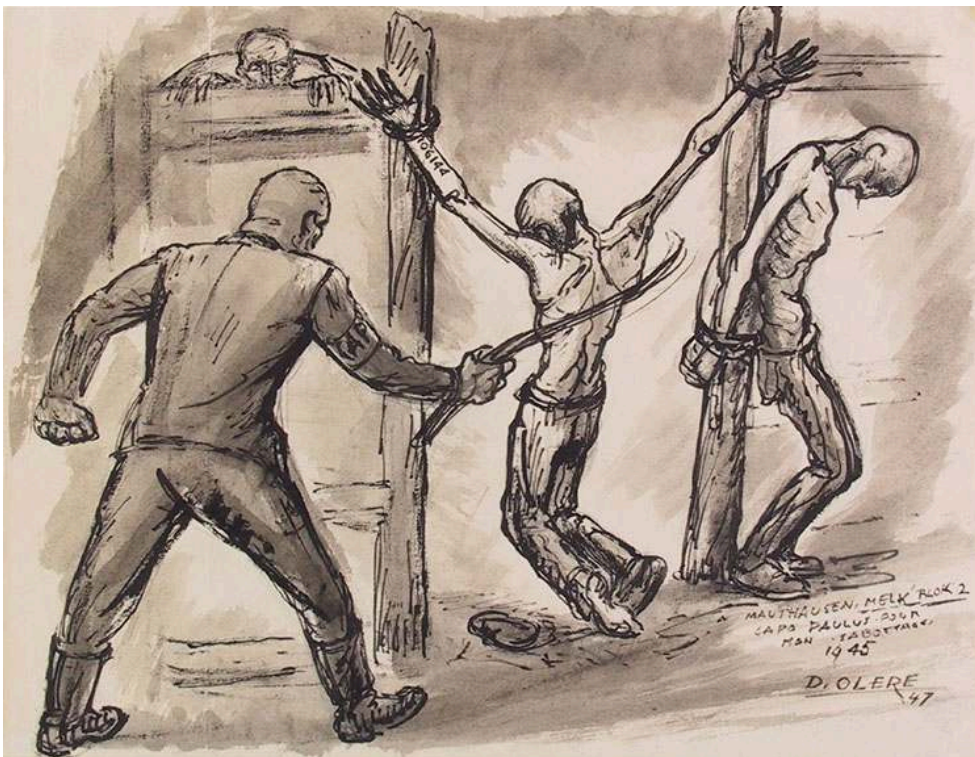
Jacques Callot, *La Revanche des paysans*, *Les Grandes Misères de la guerre*, 17, eau-forte, 75 x 185, 1633. BnF, Estampes, Réserve Ed-25-Boîte écu.

- 20 À droite, à gauche, des cadavres y jonchent le sol et sont croqués en quelques traits.





- 21 Mais il ne s'agit pas de faits de guerre : la violence est directe, voulue, volontaire – elle n'est pas un accident dans des actions militaires, mais elle est là pour rabaisser la victime. Elle est vile. On repense surtout à d'autres camps, ceux de l'Allemagne nazie, aux témoignages qui en sont sortis et à l'art d'une grande détresse qui les ont dépeints – comme les œuvres d'un David Olère qui dessine au lendemain de sa présence dans les camps.



David Olère, *Mathausen, Blok 2*, 1947.

- 22 C'est hélas dans l'éternel recommencement de la souffrance humaine que nous introduit Najah Albukai. Quand, en 1970, Zoran Mušič grava les corps suppliciés des camps de la Mort, il déclarait déjà « Lorsque nous étions dans le camp, nous nous disions souvent que ce genre de choses ne pourraient plus jamais se produire. Quand la guerre serait finie, disait-on, un monde meilleur naitrait et de telles horreurs ne pourraient plus jamais se produire : nous étions les derniers à qui cela arriverait. Quand je revins du camp, le premier niveau - le niveau de la peinture - émergea tout de suite. Il réémergea intact, après tous les dessins que j'avais faits dans le camp. Et je croyais vraiment que tout ce que nous avions vécu là était une chose du passé. Mais ensuite, comme le temps passait, je vis que le même genre de choses commençait à se produire partout dans le monde : au Viêt Nam, dans le Goulag, en Amérique latine - partout. Et je me rendis compte que ce que nous nous étions dit alors - que nous serions les derniers à vivre de telles choses - n'était pas vrai. Ce qui est vrai, c'est que "nous ne sommes pas les derniers" ». Il grava alors sa série de ce nom - « Nous ne sommes pas les derniers ».



Zoran Mušič, *Nous ne sommes pas les derniers* (195), 1970, eau-forte, 520 x 350.

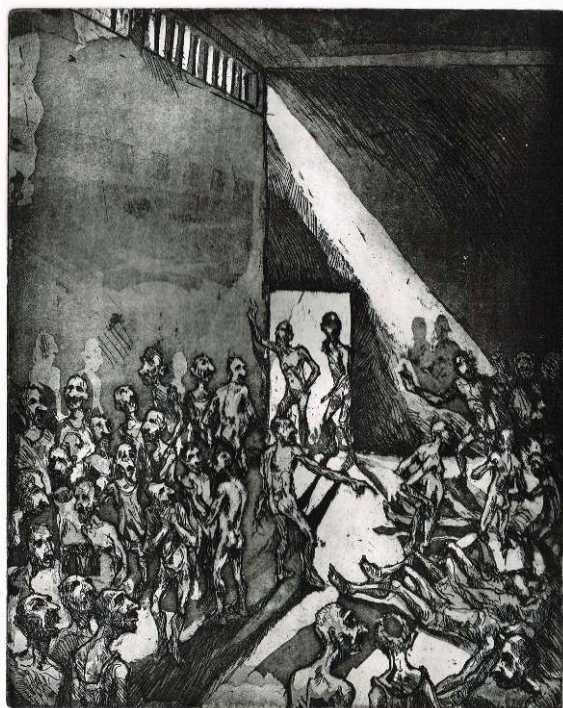
- 23 Ces estampes représentant les camps syriens donnent raison à Mušič : ils n'étaient pas les derniers. Albukai sans doute non plus, et il faudra encore beaucoup d'estampes pour le montrer.
- 24 C'est pour cela, donc, qu'arrivé en France, il reprend la gravure. L'artiste a besoin d'être accompagné afin de lui donner les moyens de travailler, mais aussi de retrouver les techniques à mettre en œuvre. Début 2019, il est en résidence à l'École d'art de Lorient : en avril, il présente dans la galerie de l'école douze cuivres et une gigantesque planche de 240 x 100, au format du dessin original qu'il a désiré graver. Un tirage de chacune de ces gravures rejoindra les collections, pilotées par Patricia Drénou, de cette ville amie de l'estampe.
- 25 L'Académie des beaux-arts (avec le soutien de la section de gravure, A. de La Forest, É. Desmazières, P. Collin ; dossier présenté en commission par Ph. Garel) lui accorde une bourse qui lui permet de graver à plein temps. Il est bientôt en résidence à Chars,

dans le Vexin français, où se trouve la villa « Les Pinsons » de la fondation Dufraine, mise à disposition d'artistes par l'Académie (grâce à Muriel Mayette-Holtz et au soutien d'Astrid de La Forest). Il y est entièrement libre de créer comme bon lui semble, sans avoir à déposer de projet préalable : la seule obligation est d'être présent cinq jours sur sept... et de travailler. Pierre Collin devient son ami, qui le fascine par sa capacité à traiter la plaque comme une peinture, à voir par avance ce qu'il veut obtenir et par quelles techniques l'obtenir « alors que moi je me contentais de suivre mon dessin, je cherchais mon noir après », dit-il. Avoir un tel professeur est aussi l'occasion d'apprendre de nouvelles techniques – adaptées au fait de retravailler ses dessins. Le dessin au trait reste la base de son travail, mais il craint de passer trop de temps sur le papier et de perdre son énergie une fois qu'il faut passer sur la plaque : aussi dessine-t-il directement sur la plaque après avoir mis en place son esquisse. Il adopte ainsi l'aquatinte afin de rendre les lavis d'encre de Chine par l'estampe, ainsi que la gravure au sucre, le vernis mou... mais le dessin reste premier : il trace toujours les traits à la pointe sèche, qu'il mélange à ces techniques, nouvelles pour lui, qui lui permettent de complexifier ses compositions.



Najah Albukai, *Le Barbier*, aquatinte et eau-forte, 400 x 300.

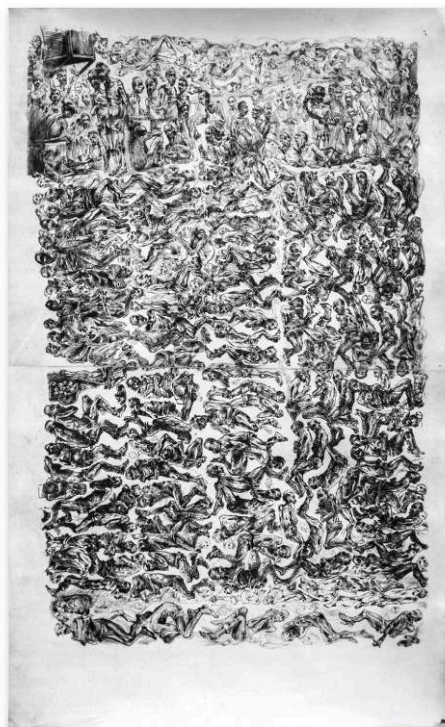
- 26 Tantôt il traite ainsi les ombres et la lumière – gardant la réserve du papier pour illuminer de manière agressive certains visages, tandis que certains personnages ne sont que des ombres, à peine humaines, dans l'arrière-plan. Parfois, mêlés à l'eau forte, ces aplats créent des formes, simplifient, rendent les représentations plus abstraites, plus irréelles – et l'ambiance générale s'en trouve modifiée, tendant plus vers un onirique lugubre que vers la précision du dessinateur de presse.



Najah Albukai, *Lumière et oxygène*, aquatinte et eau-forte.

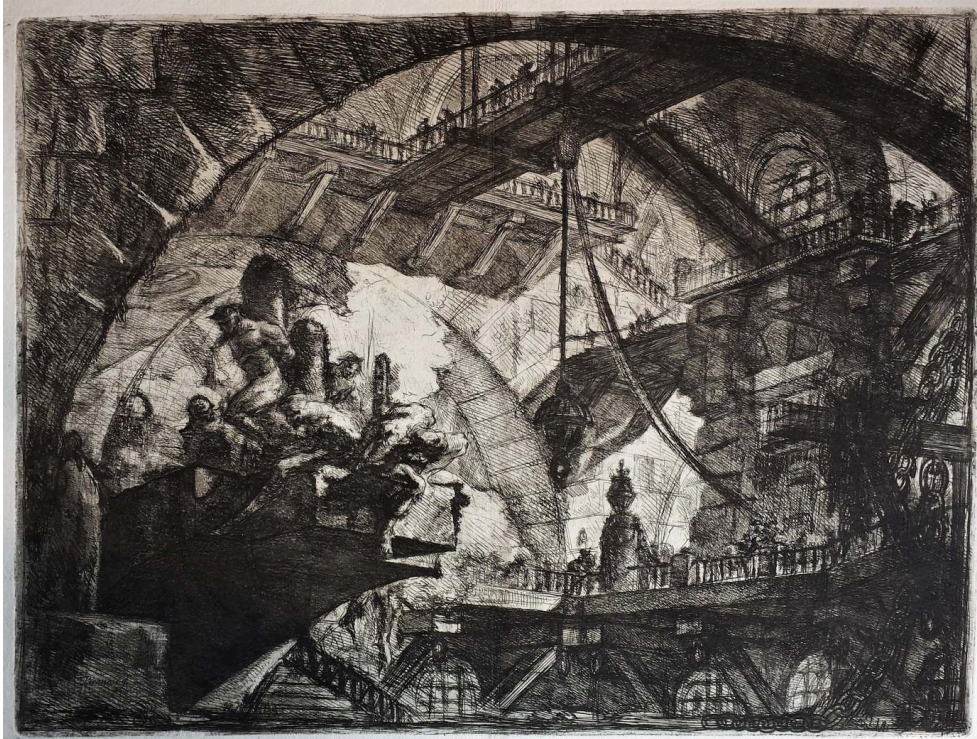
- 27 Il ne cache pas qu'on pourrait voir une signification symbolique, sans trop se tromper, dans cet attrait pour la gravure. Après avoir dessiné rapidement, croqué les événements, couché ses souvenirs à l'encre de Chine – œuvre de quelqu'un qui fuit, qui court, qui s'échappe de Damas, à Beyrouth, à Fontenay-le-Comte, puis à Paris, la gravure c'est aussi prendre le temps. Alors que le dessin est direct, synonyme de rapidité, la gravure est l'occasion de donner d'autres dimensions à son travail. Le temps de se poser pour approfondir, retravailler. Reprendre les esquisses et en faire autre chose de plus abouti, de plus durable. D'ailleurs, il conserve tous les tirages d'états intermédiaires – après avoir perdu ou abandonné la majeure partie de son œuvre, il n'ose pas détruire, il documente.
- 28 Car la gravure lui plaît pour sa pérennité. La plaque de métal demeure. Les tirages sont multipliés à l'infini et resteront quand les petits dessins se seront abîmés et auront disparu. Mais aussi ce plaisir, raconté par presque tous les artistes, du contact quasi corporel avec le médium, avec la matrice, l'encre, la presse. Avec les hommes de l'atelier aussi, c'est un art collectif, où on finit par dépendre de l'autre pour tirer le meilleur du travail artistique. Ses premières plaques, on les lui a offertes, et il les a fait tirer à l'atelier Moret, quittant sa campagne francilienne pour fréquenter le V^e arrondissement pour profiter de la compétence des autres. La matérialité peut vite se transformer en monumentalité. Alors qu'il se trouvait en Vendée, Najah avait réalisé un grand dessin au dos d'une ancienne affiche, trouvée dans une auberge de jeunesse.

Pourquoi ne pas en tirer une estampe... mais d'une taille bien différente de celle des petits croquis : c'est ainsi que fut tirée une monumentale œuvre de 240 x 100 cm !



Najah Albukai, *Ancienne cage*, 2018, eau-forte et pointe sèche, 1750 x 1250.

- 29 La complexité est ce qui lui plaît dans la gravure, médium lié à sa présence en Europe : « la gravure, c'est l'idée de l'Occident. Cette idée de lier l'art, la pensée, la logique, la chimie. » Une longue histoire qu'il s'approprie encore et qui le situe dans une généalogie de circonstance qu'il s'approprie peu à peu. C'est en dessinant ses propres prisons que Najah a découvert l'œuvre de Piranèse – la sombre fantaisie du graveur italien est venue nourrir la triste réalité empirique du Syrien... à moins que les deux aient voulu dire indépendamment l'un de l'autre les mêmes choses, faire goûter aux mêmes angoisses, aborder les mêmes obsessions.



Giovanni Battista Piranesi, *Les Prisonniers sur un éperon*, 1749/1761, II/VI, eau-forte et burin, 415 x 545 mm, Planche X des *Carceri d'Invenzione*.

- 30 Les créations de Najah Albukai viennent ainsi prendre place dans une tradition occidentale, qu'il enrichit de son expérience personnelle. Sans qu'on sache s'il parle de sa vie ou du médium, il sourit : « C'est une longue histoire, la gravure, hein... »

INDEX

Index géographique : France

Index chronologique : 21^e siècle

AUTEUR

RÉMI MATHIS

Archiviste paléographe, conservateur chargé des estampes du XVII^e siècle au département des Estampes et de la Photographie de la Bibliothèque nationale de France, rédacteur en chef des *Nouvelles de l'estampe*.